

honneurs de Sainte. On l'appelle en Espagne *Sancta Maria de la Cabeza*.

Saint Isidore mourut, quelque temps avant elle, d'une mort aussi sainte et aussi édifiante que sa vie avait été pure : le temps n'en est pas certain, mais il est fort probable que ce fut vers l'année 1130. Quarante ans après, on ouvrit son tombeau et on le trouva aussi entier et aussi frais que s'il fût mort le même jour. Il fut donc levé de terre avec beaucoup de dévotion et porté dans l'église de Saint-André. Ce qui augmenta la révérence envers ce saint, ce fut qu'il sortait de ses membres et de ses suaires une odeur si agréable qu'elle embaumait tout le lieu, et que, comme cette cérémonie se fit la nuit, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes.

Saint Isidore fut canonisé avec saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri, qui furent appelés les cinq Saints, le 22 mars 1622, par Grégoire XV.—*Vie des Saints*, par le P. Giry.

## CHOSSES ET AUTRES

L'institution royale, dont nous avons déjà parlé, est constituée comme suit : aura pour patron le Gouverneur-Général ; pour président, M. J. W. Dawson ; vice-président, Phon. P. J. O. Chauveau, et secrétaire, M. J. G. Bourinot.

Présidents des différentes sections :

Littérature française, MM. J. M. LeMoine et Faucher de St-Maurice.

Littérature anglaise, MM. Daniel Wilson et Goldwin Smith.

Mathématiques, physique et chimie, MM. J. Sterry Hunt et Charles Carpmal.

Géologie, MM. C. R. de Selwyn et George Lawson.

Chaque section comprendra vingt membres.

La société tiendra sa première réunion à Ottawa, le 25 mai prochain.

Ces officiers ne sont nommés que provisoirement ; les choix futurs se feront par voie d'élection.

Bout de conversation entendu à propos du magnifique service à dîner présenté à M. Chapleau par quelques-uns de ses amis :

Un député libéral.—Tiens, les journaux annoncent que Chapleau a reçu un magnifique service à dîner. Gageons qu'il va mettre les pieds dans le plat.

Un député conservateur.—Tu n'y penses pas ; ça coûte trop cher. Il va s'en servir pour mettre notre province dans son assiette.

Il est bon d'ajouter que ceci s'est dit pendant les jours gras.

Un de nos amis qui arrive de Paris nous cite une des *scies* à la mode actuellement dans cette ville, qui passe pour la plus spirituelle du monde :

Titine est née à Bruxelles,  
Tant pis pour elle.

Gugusse est né abruti,  
Tant pis pour lui !

*Étymologie de noms canadiens.*—Le *Canadien* rapporte l'opinion du révérend Père Lacasse sur l'étymologie de quelques noms canadiens :

“Le Rév. Père nous donne d'abord l'étymologie de quelques noms canadiens. Stadacona signifie *endroit où l'on passe l'eau sur des bois flottants*. Les Montagnais du golfe se servent encore de ce mot pour désigner ce qu'il vient de mentionner. Le mot Stadacona trouve une explication satisfaisante si l'on considère que les sauvages du Cap Blanc, pour venir à l'endroit appelé Cul-de-Sac, devaient nécessairement passer l'eau sur des bois flottants. Il ne veut pas cependant prétendre que ce soit la véritable étymologie de Stadacona, bien qu'elle soit la plus naturelle.

“On a soutenu que Québec voulait dire *endroit bouché*. C'est une erreur, Québec signifie en langue Montagnaise *lieu où l'on débarque*, ou simplement *débarcadère*. C'est ainsi que les sauvages de Tadousac désignent l'ancienne bourgade Stadacona : ils l'appelaient *Québec ou débarcadère*.

“A quelle nation appartenait Donacona ? A la nation des Montagnais ; car les sauvages qui habitent le bas du fleuve ont conservé cette expression *dona-cona*, deux mots qui signifient *chef de bourgade*. Lorsque Cartier arriva à Québec, le chef des Montagnais se présenta à lui en disant : *Donacon*, c'est moi qui suis le chef de la bourgade. Ce sont les Montagnais qui habitaient Québec à l'arrivée de Champlain, car il nous dit lui-même qu'il avait à passer par le pays des Algonquins pour arriver à celui des Hurons. Les Algonquins appartiennent à la nation des Montagnais, et leur nom signifie *plus rouge*. Ils avaient la peau plus rouge que les autres, et voilà tout.

“Tadousac, a-t-on dit, signifie en sauvage *mamelles* ; et en effet on voit deux montagnes à l'entrée de Saguenay qui peuvent nous porter à interpréter ce nom de cette manière. Mais ce n'est pas là la véritable étymo-

logie. En langue montagnaise, Tadousac signifie *endroit où la glace ne tient pas*. Ceux qui connaissent la rivière du Saguenay savent très bien que ce fleuve, à Tadousac, n'est jamais traversé par un pont de glace, et qu'il est libre en hiver jusqu'à la Boule.

“On a encore prétendu que Saguenay venait des deux mots sauvages qui signifiaient *endroit d'où l'eau sort*, comme si l'eau ne sortait pas de toutes les rivières ! Le mot *Saguenay* signifie *glace trouée*. Dans les premiers temps de la colonie, on voyait dans la rivière Saguenay un grand nombre de loups marins qui, pendant l'hiver, pratiquaient des trous à travers la glace. De là le mot *Saguenay*.”

La statistique des suicides en France pour l'année 1881 sera de nature à captiver l'attention des moralistes. Les chiffres connus pour les trois premiers trimestres de cette année font, en effet, prévoir qu'il y aura encore une augmentation assez sensible sur les années précédentes.

En 1879, le nombre des suicides s'était accru de 62 sur l'année précédente ; 6,496 au lieu de 6,434. Nouvelle augmentation en 1880 ; et enfin pour l'année 1881, il est à prévoir que le nombre des suicides dépassera le chiffre de 6,500.

Si l'on considère que cette augmentation ne saurait être attribuée à une augmentation correspondante du chiffre de la population, qui reste à peu près stationnaire, il est facile d'apprécier la gravité de la situation que dévoilent les chiffres eux-mêmes. Comparant le nombre des suicides qui ont eu lieu de nos jours avec la statistique dressée il y a environ cinquante ans, on trouve que ce nombre a presque quadruplé.

En 1827, le nombre des suicides, en France, n'était que de 1,730. Ainsi, en cinquante-cinq ans, ce lugubre contingent annuel s'est accru de 4,800.

Dans un théâtre d'Allemagne, le célèbre tenor Anton Schott chante *Rienzi*.

Pendant tout le troisième acte, l'acteur parcourt la scène, à cheval, en chantant les plus beaux morceaux de la pièce.

Au baisser du rideau, toute la salle se lève transportée et rappelle avec frénésie... le cheval ! (Gaul ! gaul !)

*Dieu vous bénisse !*—Il est d'un usage traditionnel de saluer par *Dieu vous bénisse !* la personne qui éternue. Pourquoi cette salutation ? La mythologie la fait remonter à Prométhée.

Lorsque ce titan eut terminé la figure d'argile dont il voulait faire un homme, il plaça sous le nez de son héros un rayon de soleil qu'il avait emmagasiné dans une fiole. Ce rayon pénétra si vivement dans le cerveau de la statue, qu'elle éternua d'une façon stridente.

*Que Jupiter vous bénisse !* dit Prométhée. L'homme qu'il venait de former et d'animer transmit à ses descendants la formule de Prométhée, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours.

*Dieu vous bénisse !* est devenu une expression de politesse qui, sous l'ancienne monarchie, était employée à la cour et dans la société aristocratique. Sous peine de passer pour un manant, nul ne devait se dispenser de saluer de la sorte tout personnage qui faisait entendre le cri spasmodique du cerveau.

Plus tard, les événements politiques firent modifier cette forme ; on salua l'éternuement par ces équivalents : “A vos souhaits,” ou : “Tout ce que votre cœur désire !”

Les rhumes de cerveau régnèrent à Paris d'une manière épidémique en 1815. Ce fut un éternuement général. Aux réunions parlementaires ou scientifiques, tout orateur était pris de convulsions spasmodiques, telles qu'un discours devint impossible. On n'entendait partout, dans les salons, au théâtre, à l'église, que des explosions formidables.

Louis XVIII, fatigué d'entendre autour de lui tant de bruit et des formules si souvent répétées, invita les personnages qui fréquentaient la cour à s'abstenir de ces salutations parlées. L'usage changea. On salua purement et simplement celui qui éternuait, en portant la main au chapeau ou en faisant un signe de tête.

Ce salut tend à disparaître. Bientôt, dans tous les pays et dans toutes les classes, l'éternuement passera inaperçu ; excepté toutefois dans certaines contrées où l'éternuement est toujours considéré comme d'un bon augure.

Il y a des gens d'esprit qui ne veulent absolument pas être de leur pays.

Jean-Paul, qui est aussi malin que le sieur Ramanino est peu distingué, ne veut pas convenir qu'il est Provençal.

—Mais enfin, lui disait un de ses amis, puisque tu es de Mazargue, tu es bien Marseillais ?

—La belle raison ! fit Jean-Paul, alors si j'étais né dans une étable je serais donc un veau ?

Les Amers de Houblon qui sont annoncés dans nos colonnes sont un remède certain contre la fièvre et les maladies des rognons. Toutes les personnes qui en font usage les recommandent hautement. Les personnes qui souffrent devraient en faire usage et juger par elles-mêmes de leurs qualités curatives.—*Portland Argus*.

## ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

V

— Une cruelle épreuve vient de frapper l'un de nos savants les plus distingués, M. le comte de D... Sa femme, dont tout Paris a admiré la beauté et la grâce, vient d'être enlevée par un mal si subit qu'aucun des membres de sa famille n'a pu recevoir son dernier soupir.

— Madame de D... avait reçu, hier, quelques amis dans son salon bien connu de l'avenue Joséphine, et s'était retirée sans que rien fit prévoir une catastrophe. Ce matin, en entrant chez elle, sa femme de chambre l'a trouvée étendue sans vie dans un fauteuil, et les médecins ont constaté que la mort, qui remontait à plusieurs heures, a été causée par la rupture d'un anévrisme.

— Nous ne saurions nous associer trop sincèrement à la douleur de M. le comte de D... et de ses nombreux amis. Leurs regrets ne sont pas les seuls que laissera cette femme vraiment incomparable ; les pauvres qu'elle soulageait et les établissements charitables qu'elle soutenait garderont longtemps son souvenir.

— Madame de D... était à peine âgée de trente ans.

— Ce fut par ces lignes inattendues, répétées dans les journaux du soir, que les amis de la pauvre Alix apprirent le fatal événement.

— Le docteur Sertan les lut en wagon, comme il revenait de Blois, et si préparé qu'il dût être à ce lugubre dénouement, il ressentit une douleur assez vive pour altérer ses traits et alarmer son domestique, qui l'attendait à la gare.

— Est-ce que Monsieur est malade ?

— Non... Quelles nouvelles ?

— Monsieur le docteur a sans doute reçu la dépêche de M. le comte de Douhaut ?

— Je ne l'ai pas reçue, mais je sais ce qui est arrivé... Qu'est-ce, Jean ?

— Une carte de M. de Douhaut, qui, depuis deux heures, envoie messages sur messages.

Le docteur prit vivement la carte où se lisaient quelques phrases incohérentes. La mort d'Alix n'était que trop réelle, et Anne était plongée dans une stupeur qui faisait craindre jusqu'à la folie. Les soins du médecin ordinaire de la famille n'avaient pu triompher de l'état alarmant où elle se trouvait.

— Avenue Joséphine, dit brièvement le docteur, s'élançant dans son coupé.

La voiture suivit les quais. Le soir était venu, un mouvement joyeux aimait encore les quartiers populeux, mais à partir des Tuileries, le silence et la solitude se faisaient insensiblement. Le docteur, se penchant à la portière, ordonnait avec impatience qu'on pressât l'allure des chevaux. Enfin, le coupé s'engagea dans l'avenue Joséphine, et s'arrêta bientôt devant l'hôtel de M. de Douhaut. Les persiennes étaient closes ; là où, la veille encore, éclatait la vie, régnait maintenant une tristesse funèbre. Le docteur descendit et demanda M. de Douhaut. L'empressement qu'on mit à l'introduire lui montra avec quelle impatience il était attendu. Quelques instants après, il entra dans le cabinet du maître de la maison.

Celui-ci, très pâle, accoudé sur la table, et les doigts enfoncés dans la masse de ses cheveux gris, essaya en vain de se lever pour le recevoir.

— Vous voilà enfin ! s'écria-t-il d'une voix tremblante. Hélas ! pour elle, tout secours eût été inutile ; mais Anne est très malade...

Il s'arrêta pendant quelques instants, puis, sa pensée se repliant sur lui-même, il ajouta faiblement :

— Je suis très frappé, mon ami, très cruellement frappé...

Le docteur murmura quelques paroles de consolation. M. de Douhaut secoua la tête.

— Avez-vous perdu des personnes chères ?

— Je suis veuf, dit brusquement le docteur.

— Ah ! c'est vrai !... Et avez-vous ressenti ce regret... cette crainte de... n'avoir pas fait... tout ce que vous pouvez... pour le bonheur de la personne perdue ?

— C'est là un sentiment naturel aux natures mêmes les plus aimantes ; nous croyons n'avoir jamais fait assez pour ceux que nous avons chéris, répondit le docteur d'une voix altérée.

M. de Douhaut respira lourdement.

— Oui, oui, elle était heureuse... Elle savait bien, en m'épousant, que j'avais une passion sans rivale, la science... Quand elle était triste... Elle ne l'était plus depuis quelque temps... mais autrefois... Les femmes sont toutes romanesques, n'est-ce pas, mon ami ?...

Il écouta distraitement le docteur tandis que celui-ci essayait de lui faire entendre ces paroles banales qu'inspire une douleur superficielle ; peu à peu, l'espèce d'égarement de son regard se transforma en une expression absorbée ; sa main avait saisi un crayon, et il traçait machinalement quelques figures bizarres.

— Bientôt, le vide sera comblé, pensa le docteur avec amertume. Vous m'avez parlé de votre pupille ? ajouta-t-il tout haut.

— Oui...

Et il sonna.

— Elle est dans un état nerveux qui m'inquiète. Le médecin ne lui a pas permis d'entrer dans la chambre de... Il craint des émotions trop poignantes... Moi non plus, je ne peux pas...

Le docteur suivit le domestique accouru à l'appel de son maître, et traversa plusieurs appartements où régnait cette confusion sinistre qu'amène un événement aussi douloureux qu'inattendu.

Le domestique frappa à une porte, et la figure douce et attristée d'une religieuse se montra sur le seuil.

— Le docteur Sertan ! Dieu soit loué ! murmura-t-elle.

Elle connaissait le docteur, elle l'avait souvent rencontré au chevet des malades, et elle savait quel tact suprême il déployait en face des souffrances où l'âme a la plus grande part.

La jeune fille, enveloppée dans un long peignoir blanc, était étendue sur son lit, pâle comme une morte, et en apparence insensible. Le docteur la regarda attentivement.

— Elle m'a aidée à rendre les derniers devoirs à la pauvre morte, murmura la sœur : elle n'avait pu pleurer en apprenant ce malheur, mais son courage semblait extraordinaire... Hélas ! elle l'a bien payé ! A la suite d'une effroyable crise nerveuse, le médecin a défendu qu'on la laissât pénétrer dans